

ÉRIC DUHAIME

Préface de Marie-France Bazzo

**LA FIN DE
L'HOMOSEXUALITÉ
ET LE
DERNIER
GAY**

Chapitre 1

UN GAY BEN ORDINAIRE

Ben oui, je suis GAY! Pis après?

C'est la première fois que je mentionne publiquement mon orientation sexuelle. J'ai résisté à toutes les tentations, à toutes les invitations.

Pourtant, je ne vis pas dans le placard, je n'ai pas de double vie, de fausse conjointe, et je n'ai même pas fondé une famille avant de me «découvrir» ou de «gay-rir». Je fais cependant quotidiennement bien attention de ne jamais mentionner le sexe de l'élu de mon cœur chaque fois qu'il en est question et que j'ai un micro sous le nez.

J'ai refusé d'en parler dans les médias parce que je ne suis pas un activiste gay. Mon orientation sexuelle n'est qu'une des données qui me caractérisent, pas une idéologie à laquelle j'adhère. Je suis gay comme je suis francophone, catholique, québécois, de la génération X, blanc, gaucher, homme, diplômé universitaire, et j'en passe.

Je ne veux surtout pas qu'on me définisse d'abord et avant tout en fonction du sexe de la personne avec qui je baise.

J'ai toujours eu peur que mon orientation sexuelle soit étalée au grand jour avec le risque de devenir ainsi prisonnier de cette étiquette. Je ne souhaite pas être le prochain Dany Turcotte, Daniel Pinard ou Jasmin Roy, encore moins un Michel Girouard des temps modernes. Je n'ai rien contre ces gars-là. Ils ont tous quatre fait avancer, à leur façon, les mentalités québécoises. Je ne veux juste pas me retrouver dans leurs souliers.

À tort ou à raison, j'ai l'impression qu'un *coming out*, la fameuse «sortie du placard», implique de jouer à la victime. Je n'en suis pas une ! Je n'ai rien d'un martyr. J'ai aussi le sentiment qu'afficher sa différence fait automatiquement de nous un porte-parole ou un porte-drapeau de la cause. Je ne veux surtout pas l'être !

Je suis un gars «ben ordinaire», sauf qu'au lieu de coucher à côté d'une fille tous les soirs, c'est à côté d'un gars que je m'assoupis. Aujourd'hui, ça ne change vraiment plus grand-chose pour plusieurs d'entre nous. Je n'appartiens pas à cette génération de gays et de lesbiennes qui clament avoir automatiquement souffert de leur différence.

Je n'ai pas à faire une sortie officielle du placard, pour la simple et bonne raison que je ne me suis jamais senti enfermé dans une garde-robe. Pour moi, comme pour beaucoup d'autres, de plus en plus nombreux j'espère, non seulement il n'y en a pas, mais il n'y aura jamais de double vie ou de vie secrète et taboue. Nous ne vivons tout simplement pas dans la victimisation développée par le lobby gay.

Paradoxalement, j'ai personnellement eu beaucoup de difficulté à discuter ouvertement de mon orientation sexuelle avec mes baby-boomers de parents. Pas qu'ils soient des conservateurs sociaux ou des ultrareligieux. Pas une seconde. Ils sont

plutôt le produit des hippies des années 1970 : ces féministes et progressistes qui ont vécu à une époque de transition et qui se croient à l'avant-garde d'une société homophobe.

Autres temps, autres mœurs

Je me souviens qu'à la fin de mon adolescence, au début de ma vie adulte, ma mère m'avait surpris avec mon premier véritable chum, Hugo. Elle ne m'en avait parlé que le lendemain pour m'inciter à ne plus jamais recommencer, me prévenir qu'on peut avoir du plaisir entre hommes, mais que ces bonheurs d'occasion n'en valent pas la chandelle compte tenu de toute la discrimination dont sont victimes ceux qui les pratiquent ouvertement. Notre société n'était juste pas, selon elle, rendue là.

Les yeux dans l'eau, ma mère m'avait alors expliqué qu'elle s'était battue depuis ma naissance pour que ma vie soit plus facile que la sienne. Je comprenais que mon homosexualité signifiait, dans sa tête et dans son cœur, l'échec de son rêve le plus cher.

J'écris notamment cet essai aujourd'hui pour te répondre, maman, qu'on peut parfaitement être très heureux ET ouvertement gay au Québec en 2017!

J'espère que cet ouvrage servira également aux autres parents, grands-parents ou arrière-grands-parents qui ont un enfant ou un petit-enfant gay à voir que la réalité de leur progéniture risque d'être beaucoup plus « rose » que la leur l'aurait été à leur époque, s'ils avaient eux aussi préféré un partenaire de même sexe.

En tout cas, en ce qui me concerne, mon homosexualité ne m'a pas posé de problème : ça ne m'a pas négativement et irrémédiablement marqué. Je vais même aller plus loin : non seulement

je n'ai pas souffert de grande discrimination, mais ça m'a probablement aidé davantage d'être gay, autant professionnellement que personnellement.

Je remercie souvent le ciel de préférer les hommes aux femmes. Mes amis hétéros me jalouent même aussi à l'occasion : je n'ai pas d'enfants, à droite et à gauche, pas de pensions à donner, pas de négociations ou de procès interminables lorsque je romps avec l'être aimé, pas d'obligation à entretenir une relation avec mes ex après la rupture.

Je n'ai pas non plus à faire attention lorsque je drague, à ne pas franchir la « limite », à m'assurer qu'il y a explicitement consentement de la part de l'objet de mes pulsions.

Je ne voudrais parfois tellement pas être à la place d'un jeune Québécois hétéro... Je ne saurais carrément pas comment m'y prendre pour passer à l'acte, sans risquer de me retrouver derrière les barreaux, ni comment choisir une future épouse sans finir par me faire dévaliser devant un juge au lendemain du divorce.

Quand deux marmottes sortent timidement de leurs trous pour s'observer et s'admirer, il ne se produit généralement pas grand-chose. À un moment donné, un des deux partenaires doit passer à l'acte pour que quelque chose se produise.

De mon côté, quand je trouve un gars de mon goût, je ne me pose pas trop de questions. Je le regarde dans les yeux, lui dis ce que je ressens, lui caresse les mains ou les cheveux, et tente même à l'occasion de l'embrasser sur la bouche ou de laisser mes mains monter le long de ses cuisses.

Des fois, ça marche. D'autres fois, ça ne marche pas. Mais, contrairement aux *straights*, j'ai pratiquement zéro risque de me retrouver avec des allégations de harcèlement ou d'agression

sexuelle. Au pire, je vais me faire traiter de malade par le gars et on pouffe de rire. Au mieux, ça donne un moment de bonheur sexuel, savoureux et mémorable.

Il faut dire qu'il y a un autre avantage non négligeable à draguer une personne du même sexe : on n'a pas souvent de grandes différences physiques. Chacun des deux partenaires est habituellement à peu près de force égale. Obliger l'autre à nous donner des faveurs sexuelles est un concept qui existe beaucoup moins entre partenaires de même sexe. Chacun peut se défendre si la mauvaise idée venait à un gars trop excité d'agir sans consentement. La peur d'un gars vis-à-vis d'un autre gars n'est, en règle générale, pas celle que peut légitimement avoir une fille dans le même contexte.

Même avec les filles, les gays peuvent aller plus loin ! On se fait souvent dire par les filles, lorsque nos mains sont trop baladeuses : « Ah, toi tu peux. Ce n'est pas grave, tu es gay. » Au lieu d'une claque sur la gueule, on mérite un gros sourire complice ou un clin d'œil. Encore là, ça fait rager mes amis *straights* qui nous observent.

À chacune des prises de bec avec leurs femmes ou leurs ex, mes amis hétéros viennent prendre quelques bières en ma compagnie pour me dire combien ils me trouvent chanceux de ne pas avoir eu d'enfants de différentes conjointes et d'être en couple avec quelqu'un qui vient de Mars plutôt que de Vénus. Ça simplifie effectivement souvent bien des choses...

Autre avantage comparatif que plusieurs hommes apprécient (excluant celui qui écrit) : les préliminaires avant le passage à l'acte sont habituellement pas mal moins longs et complexes. On n'a pas non plus à faire attention au calendrier pour bien

calculer la période du mois et mesurer l'irritabilité de l'être aimé ou la possibilité d'avoir une relation sexuelle complète. C'est crûment dit, je le reconnais, et on n'en parle généralement pas. J'espère d'ailleurs que si nous n'en parlons pas, ce n'est pas parce que ça ne cadre pas dans le scénario de ceux qui souhaitent nous faire passer pour une minorité opprimée...

Noir, blanc, gris

Ma génération est issue d'une société plutôt conservatrice, qui, pour organiser et simplifier les rapports humains, a créé des catégories où chaque individu doit se retrouver. En matière de sexualité, c'était on ne peut plus simple : il y avait les hétéros et les gays. Hors de cela, point de salut ! Comme chacun sait, ce n'est pas si simple. Et fort heureusement, la société contemporaine m'apparaît beaucoup plus ouverte aux multiples nuances qui composent la sexualité humaine.

La majorité des gars avec qui, moi, par exemple, j'ai couché, se définissent comme hétérosexuels. Ils vivent aujourd'hui avec leurs blondes ou leurs femmes, souvent aussi avec des enfants.

L'orientation sexuelle n'est jamais, ou très rarement, noire ou blanche. Et je pense que ça devient même de plus en plus gris avec les nouvelles générations.

À partir de combien de relations sexuelles avec un partenaire du même sexe peut-on qualifier un homme de gay ? Quel type de relation devra-t-il avoir ? Une fellation de la part d'un autre gars, est-ce que ça compte ? *Top* ou *bottom*, donneur ou receveur, actif ou passif, est-ce que ça change quelque chose ? Une relation amoureuse, sans attouchements sexuels, appelle-t-on cela simplement de l'amitié ? Ou une *bromance*, comme disent les Anglo-

Saxons ? Un prisonnier hétérosexuel qui pratique l'homosexualité pendant son passage en prison, il est quoi ?

Plus de 90 % de ceux qu'on qualifie de gays (et j'en suis) ont eu ou ont des relations sexuelles avec des personnes du sexe opposé. Devrions-nous plutôt être étiquetés bisexuels ?

Près d'un gars dit hétérosexuel sur deux a eu des relations avec un autre gars, à un moment ou à un autre de sa vie. Est-ce que cela fait automatiquement d'un tel homme un bisexuel ?

Études sur la sexualité entre hommes

L'un des pionniers de la sexologie scientifique, le professeur Alfred Kinsey, publie des données sur la bisexualité dès 1948 dans *Sexual Behavior in the Human Male*. Il démontre que l'orientation sexuelle hétéro ou homo n'est pas exclusive. Son rapport recense 46% de sujets masculins qui auraient eu des relations sexuelles avec un autre homme.

Le Rapport Hyte sur les hommes (1983), de la sexologue Shere Hyte, arrive à un chiffre similaire, avec 43% des hommes qui auraient eu des contacts sexuels avec un autre homme, à l'adolescence ou à l'âge adulte.

On peut croire que ces chiffres, dans une société plus tolérante comme la société québécoise, sont encore plus élevés, particulièrement pour les nouvelles générations. Si tel est le cas, la majorité des hommes québécois auraient eu au moins une expérience homosexuelle à un moment ou à un autre de leur vie.

Cela signifierait-il que les gays et les hétéros sont des minorités ? Les bisexuels seraient-ils majoritaires ?

« Ben oui, je suis GAY! Pis après ? » Pour une nouvelle génération de Québécois, l'orientation sexuelle ne change vraiment plus grand-chose. Le lobby gay, comme son pendant féministe, se présente trop souvent encore en victime. Pourtant, la société québécoise a beaucoup évolué sur cette question au cours du dernier demi-siècle. Éric Duhaime présente un autre visage de la réalité homosexuelle de 2017. Il propose dans son quatrième essai de ranger le drapeau arc-en-ciel et de plutôt sortir le champagne pour célébrer les victoires acquises. Pour l'auteur, agir en martyr relève d'une autre époque. Dans ce livre, il veut témoigner qu'il est possible d'être gay et heureux au Québec, en vivant pleinement sa vie.



© FRANÇOIS COUTURE

Ex-conseiller à la Chambre des communes et à l'Assemblée nationale, **Éric Duhaime** est animateur au FM93 à Québec. Il est aussi chroniqueur dans certains médias du Québec et du Canada, notamment au 98,5 à Montréal et à therebel.media sur le Web. Il a publié trois best-sellers.



Groupe
Livre
Québecor Média